

Essai d'ego-histoire

De la boulangerie de Charmey, à celles de Fribourg et de Lausanne

Mes parents boulangers 'émigrent' de Fribourg à Lausanne en 1949, année de ma naissance.

Ma mère d'origine singinoise, orpheline à sept ans de sa maman, tenait la boulangerie, mon père le laboratoire. A midi, on pouvait être quinze à table. D'abord au Tilleul à Fribourg, puis à l'avenue Fraisse, à l'avenue des Alpes, à la place Pépinet et au Dôme à Lausanne (deux existent toujours, l'une avec l'enseigne du temps de la boulangerie Bugnard). En 1960, mon père reprend une fabrique de produits pour la boulangerie à Estavayer-le-Lac, ce qui entraîne un retour dans le canton de Fribourg et donc l'obligation pour moi d'entrer dans l'internat d'un collège catholique.

Une nurse en uniforme s'occupait des quatre enfants de notre famille commerçante. On passait nos vacances d'été dans les campagnes du Gros de Vaud, entre deux fermes à sept vaches et un cheval chacune. L'article paru dans *Résonance* raconte un parcours scolaire, à partir de là, dans trois systèmes éducatifs différents, jusqu'à la maturité.

Mon grand père, né en 1886 dans une vieille famille charmeysanne (Gruyère), était scieur comme son père, mon arrière grand-père, né en 1858. Ce dernier avait construit de ses mains sa maison sur une parcelle communale dévolue aux journaliers. Devenu boulanger, mon grand père est mobilisé sur la frontière bâloise en 1914. A la fin de la guerre, il revient à Charmey avec ma grand-mère, fille d'un meunier alsacien qui avait vendu son moulin et acquis un domaine en Suisse afin que ses fils ne servent pas dans l'armée prussienne. A Charmey, on ne vient plus acheter son pain chez "l'Allemande". Les boulangers Bugnard descendent s'installer à Fribourg, ville bilingue où ma grand-mère pouvait alors parler du prix du pain avec toutes les clientes. Il y a donc eu, durant quelques années, deux boulangeries Bugnard à Fribourg : celle de mon grand père à la rue de Romont, celle de mon père au Tilleul (elle existe toujours) où il avait donc débuté au mariage, en 1946.

Rien, jusque là, ne laisse imaginer un destin d'historien. Je ne pensais alors qu'à grimper aux arbres...

Les derniers enseignants de l'ancien régime scolaire

Pierre-Philippe Bugnard

MOTS-CLÉS: RÉGENT • INSTITUTEUR • MÉTIER AUTREFOIS

La rédaction de *Résonances* a sollicité Pierre-Philippe Bugnard, qui a enseigné l'histoire de l'éducation aux universités de Fribourg, Neuchâtel et Rouen de 1994 à 2015, pour nous proposer une réflexion historico-géographique sur le métier d'enseignant au fil des degrés. Ayant vécu sa scolarité dans trois cantons romands il y a de cela quelques années, il a accepté de se livrer à un exercice «ego-historique», peu habituel pour un historien de l'éducation, et nous l'en remercions. Evidemment d'autres ayant vécu les mêmes événements auraient raconté une histoire assurément différente.

Un début de scolarité à Lausanne par une école enfantine chez les sœurs catholiques, en 1955, quatre années à l'école primaire publique et un premier examen de passage pour entrer au Collège. Un retour au primaire dans le canton de Fribourg pour les 5^e - 6^e et un deuxième examen de passage pour l'école secondaire. Finalement, un troisième examen de passage pour entrer au Lycée-Collège cantonal de Sion, de la 3^e (ou «grammaire») à la 8^e (ou «physique»).

Traverser avant l'harmonisation romande trois systèmes scolaires cantonaux, l'un protestant-urbain, les deux autres catholiques entre ville et campagne, voilà qui laisse un souvenir contrasté du métier d'enseignant aux dernières lueurs de son ancien régime. Une image forcément subjective, sachant par ailleurs que la posture d'enseignant a toujours transcendé les systèmes.

L'école moderne des instituts protestants urbains

Rejeton d'une famille fribourgeoise catholique dans la Lausanne protestante, tout commence donc par l'école enfantine des sœurs de l'Institut de Mont-Olivet. Au rez de l'aile flambant neuve inaugurée par l'Evêque en personne (je l'ai su après), la sœur tire de l'armoire de grosses fraises en sucre vendues en faveur des missions, avant de nous envoyer prier la Vierge de la grotte, au fond du jardin. L'école catholique reste



Classe à Sion en 1956.



Cours de dessin à l'Ecole Normale à Sion dans les années 1950.

avant tout soucieuse du Salut de ses ouailles, ici dans le même encadrement confessionnel imposé aux élèves de mon canton d'origine, placés sous la férule de la bonne centaine de congrégations enseignantes accueillies par l'Instruction publique fribourgeoise au lendemain des lois françaises de 1905.

On me place pour la suite à l'école publique de Chantemerle, à Pully-Nord, avec mon frère cadet, alors que mes sœurs aînées, elles, restent à l'école catholique de Rumine, au centre-ville de Lausanne. Deux institutrices m'y enseignent la lecture avec un abécédaire illustré mêlant, comme je l'ai constaté après coup, méthodes globale et directe. Je n'ai que des souvenirs d'exercices appliqués dans le climat serein de classes mixtes à 25 élèves, l'impression d'être heureux à l'école qui respecte ses élèves, en particulier avec la figure sublime de mon instituteur de 4^e primaire: M. Béruet. Des encouragements, des activités, une passion pour la géographie suisse cultivée par l'atlas Payot aux cartes jaunes et grises où les trois plus grands cantons débordent du miroir: Grisons, Berne et Valais! Il nous demande le plan d'une course d'école où

l'on traverserait chacun des 22 cantons sans passer deux fois dans le même, sachant qu'il n'y a qu'une seule et unique solution. Après ça, vous avez la carte de la Suisse en tête pour la vie. Ces instituteurs n'ont pas leur pareil pour inventer des procédés d'accès aux connaissances factuelles et parfois aussi procédurales, comme les concours de calcul mental. Et quand M. Bérudet troque sa blouse contre une veste en daim, c'est pour entraîner ses élèves en excursion. Il y a même le camp de ski de Riederalp, pour toute la classe, les avancés aidant les débutants. Et quel bonheur quand il vous tend un 10 sur 10 avec un large sourire! Ici, la perfection est à portée des élèves.

La casquette de collégien à dix ans

Chaque semaine, cours de religion. Un jour, le pasteur s'empare de mon plumier «catholique» d'élève du premier rang, le brandit devant la classe pour je ne sais quelle démonstration en y laissant la trace de sa grosse patte pleine de craie! Le comble, c'est que mon mercredi après-midi de congé se passe à gagner le cours de religion de la paroisse catholique de Chailly-Village. Une virée de 3 km. Heureusement, il me reste le samedi après-midi pour les éclairiers catholiques du Valentin avec, parfois, le bonheur: week-end sous tente en forêt! Donc ici, en ville, les instituteurs ne s'occupent pas de religion, ni de tout le reste qu'il faut assumer dans les villages. Ils ne frappent pas non plus, contrairement à la réputation établie des régents de campagne. Et comme chez les protestants l'année scolaire se termine à Pâques, avec à Lausanne la Fête du bois, je passe donc directement au collège sans la transition de l'été, après une journée d'examen à laquelle je me rends seul par le tram 7 qui me conduit devant le monumental escalier de l'immense façade de Béthusy, sous la pluie... à dix ans à peine!

On reçoit une casquette et ensuite on passe d'un bâtiment à l'autre pour la classe, la gym, le cinéma, la musique, les salles spéciales, les travaux manuels... L'impression d'avoir au moins dix M. Bérudet pour soi et ses quelques copains de Pully qui ont suivi! Ah la salle de gymnastique et ses anneaux balançant: on volait! Au retour, il faut s'agglutiner sur le marchepied du tram dans la montée de Béthusy, jusqu'à faire patiner la machine, avant de sauter au terminus de la Rosiaz avant la boucle, sous le geste réprobateur du conducteur. J'étais du bon côté de l'école, celui dont les profs forment une «élite» sélectionnée de manière très précocement, en dépit d'une origine sociale modeste, avec des parents boulangers-confiseurs, ni vaudois, ni protestant, ce qu'on ne m'a jamais fait sentir. Manifestement, mes parents peuvent financer l'achat des manuels, une dépense parfois équivalente au quart d'un salaire minimum, et envisager au moins pour l'un, voire deux, de leurs quatre enfants des études longues payantes. Certes, Béthusy n'est pas le Gymnase de la Cité où l'élite

de l'élite du canton se retrouve pour ses humanités. La littérature rapporte que si ces profs-là n'ont guère besoin de frapper comme leurs collègues des campagnes, c'est que leurs gifles verbales méprisantes compensent avantagement les coups.

L'univers des châtimets et du clergé catholique

Ma famille revient dans son canton d'origine, à Estavayer-le-Lac. Le retour au primaire me fait perdre ma casquette et changer d'univers: des classes de garçons, une échelle de notes sur 1, des châtimets corporels, la rentrée en septembre... mais congé le jeudi, tout le jeudi! L'instituteur en blouse fume devant la classe de 35 garçons (jusqu'à 50 dans les villages environnants) qu'il gratifie des «caresses» de «Grace-Kelly», son fidèle bâton de frêne. Couché sur la jambe du maître pied posé sur une chaise, il faut expier ses fautes d'orthographe. Gare s'il s'aperçoit qu'il y a un carton: il frappe plus bas! Ses têtes de turc passent de sales quarts d'heure. L'insti de mon frère, lui, soulève les cancras par les petits cheveux. Mes sœurs, cantonnées cette fois-ci chez les nonnes du Sacré-Cœur, rentrent en retenant leurs larmes avec des descriptions de martyres psychologiques. Le tout avec bénédiction du clergé, encouragement des autorités et compréhension relative des parents.

Il y a des compensations. Dès qu'on entend le glas, on compte deux jours pour savoir si, comme servant de messe, on aurait à porter les fleurs de l'enterrement un jour de semaine ou un jeudi, la pire des éventualités. De toute façon on reçoit 1 franc: une fortune! Le régent nous encadre à la grand-messe dominicale, il prépare le chœur mixte ordinaire. Pour les fêtes, il y a un vrai chef et pour les fêtes majeures un chœur symphonique avec orchestre. Forcément, tout cela fait travailler l'imagination: les grandes orgues couvrent les hurlements de Saint-Laurent martyrisé sur le tableau du maître autel! En classe, le maître nous fait chanter en soufflant dans une sorte de clarinette à clavier sur laquelle il donne le ton avec son doigt jauni par le tabac. On peut vadrouiller en vélo hors de tout contrôle, au bord du lac, été comme hiver, arpenter les forêts le jeudi mais avec la discipline de la troupe des éclairiers paroissiaux.

Pour passer à l'école secondaire, nouvel examen d'entrée. Je retrouve une casquette. A cause de la réputation de bons à rien que nous font les élèves de la prim' sup, on ne la porte pas. On la sort de la poche à l'entrée de l'école. Un sbire du directeur se planque au coin de la rue pour nous repérer. On se venge en plongeant le cigare que le directeur dépose sur une fenêtre entre deux récréations dans toutes sortes de productions liquides. Les profs n'ont pas de salle des maîtres. Ils se livrent à d'inlassables va-et-vient, mains au dos, durant les 20 minutes de récré. On nous appelle par notre nom et on ne nous bat plus. Les «A» (ceux qui font latin-grec) ont leurs cours d'humanité au «pigeonnier», une petite salle perchée sur une porte médiévale. L'abbé transpire dans sa soutane

et nous demande tout le temps si nous pensons à notre «petite vocation». On répond très vite «oui» pour avoir 1.5 de latin-grec, le 1 de la perfection restant donc, ici, réservé. Avec un coefficient de 13 pour une telle note (2 heures de religion, 6 de latin et 5 de grec), l'avenir semble radieux. Missionnaire (comme celui de *Tintin au Congo*), voilà la solution! Ainsi, au cœur des aventures de la brousse que nous ramène le père rentré d'Afrique pour nous prêcher la mission, il y aurait une possibilité d'échapper au contrôle du clergé.

L'école suit le rythme du clocher: matinale le jeudi et grand-messe le dimanche, suivie des vêpres et parfois des complies, prière au début et à la fin de chaque classe, service des enterrements, rogations étendards paroissiaux au vent par tous les temps, poussés par le régent qui dans les villages peut tenir aussi l'orgue, le chœur mixte, les caisses communale et paroissiale, la Raiffeisen, le secrétariat communal... contre l'affouage du bois et une reconnaissance universelle.

Profes aimés, profs chahutés

À partir de la 4^e («syntaxe»), il faut passer à St-Michel, à Fribourg, le seul collège classique du canton pour les garçons. On me fait passer en Valais dès la 3^e («grammaire»). Comme gruérien, pas question d'aller chez les jésuites de Fribourg comme disait mon grand-père (même si l'ordre est donc interdit d'enseignement depuis 1848)! Nouvel examen de passage, le troisième, pour me retrouver au Lycée-Collège cantonal de Sion à l'âge de 15 ans, avec un nouveau système de notation (de 1 à 6 cette fois-ci) et de nouveaux programmes.

Là, sur six ans, dans un contexte de pédagogie magistrale, le meilleur côtoie le pire. L'écrivain Maurice Zermatten, figure dominante, donne ses cours comme un agrégé de philo français, engoncé dans son fauteuil, regardant le plafond. De temps en temps, il fait mine de contempler d'un oeil ce qui se passe en bas, dans les rangs. On l'écoute sagement pour sa langue enrichissante. Peu importe que le cours d'histoire se réduise à une chronique royale ou une théorie de mythologies nationales inspirée par un statut de colonel. Même ses métaphores littéraires en subissent l'effet: «Brun dans la vallée s'épand!», servi comme modèle de vers symboliste, correspond au «Vrombissement d'un avion à réaction dans la vallée!». Le prof de grec des classes d'«humanité» (la 5^e) et de «rhétorique» (la 6^e) donne le change en virant au commentaire de grande politique dès qu'on l'y aiguille. Mais gare au petit plaisantin! Une seule blague incongrue et vous passez de l'accessit, 5.5 en littérature, au seuil de suffisance: 4! La moyenne annuelle calculée sur ce 4, une série de notes tout juste satisfaisantes dans les langues anciennes (par paresse) et une pêche en maths (par incompétence) peut vous conduire à l'échec au bac. Il faut dire que le prof de maths couvre le tableau de formules mystérieuses en soliloquant et que le prof de «philosophie» (la 7^e) fait illusion en lisant les notes inframargi-

nales de son traité d'épistémologie générale avant de réclamer qu'on recrache tout à l'examen. Ces profs sont les derniers à n'avoir bénéficié ni de formation pédagogique ni de véritable formation scientifique. Parmi eux, la figure magnifique du prof de sciences naturelles, un passionné issu des métiers qui vous explique avec force schémas et un humour de corps de garde tous les mystères de la vie. Sinon, le prof d'allemand haut-valaisan, affable et bienveillant, vous fait traduire Schiller comme du latin... avec un dictionnaire. Celui d'anglais, qu'il ne sait pas, vous demande 6 mots par trimestre en lorgnant à travers une fente aménagée dans son journal pour essayer de vous surprendre à tricher. Les profs peu aimés sont chahutés à un niveau de malveillance inouï. Celui de dessin aurait dû en mourir. Il n'y avait pas plus de compassion pour celui-là que pour la tête de turc de la classe, victime d'affres qui conduiraient aujourd'hui leurs responsables au pénal. Que vouliez-vous qu'on apprenne dans ces conditions, hormis, à force d'inlassables heures d'étude obligatoires, à travailler méticuleusement et à mémoriser sans espoir de connaissances durables.

Le Père Girard le disait déjà après son collège des années 1770: «Il m'a fallu pratiquement refaire mes études!»

L'AUTEUR

Pierre-Philippe Bugnard

Historien, professeur émérite de l'Université de Fribourg



LE DOSSIER EN CITATIONS

Dix familles de compétences du métier d'enseignant

1. Organiser et animer des situations d'apprentissage
2. Gérer la progression des apprentissages
3. Concevoir et faire évoluer des dispositifs de différenciation
4. Impliquer les élèves dans leurs apprentissages et leur travail
5. Travailler en équipe
6. Participer à la gestion de l'école
7. Informer et impliquer les parents
8. Se servir des technologies nouvelles
9. Affronter les devoirs et les dilemmes éthiques de la profession
10. Gérer sa propre formation continue

Philippe Perrenoud in *Dix compétences pour un nouveau métier*
www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perrenoud